

Terre-mère

En ce mois de juillet 2050, Juliette n'avait plus insisté. Il était trop grand ce potager. Quelle idée. Sous un soleil de plomb, la mine exaspérée, elle revoyait son père, se cassant le dos, à triturer la terre. Son plaisir, son petit paradis. La rivière en bas du terrain n'était plus qu'une suite de pierres sèches entassées. Les citronniers, les orangers, les amandiers, tous les arbres patiemment plantés ; à l'agonie. Elle constatait le désastre annoncé, impuissante. Il s'était tant battu, acharné contre les éléments et les signes du temps, sur son corps et dans la terre. Les oliviers résistaient. Et les cactus. Elle n'avait pas pu se résigner. Comme l'hommage qu'elle imaginait devoir rendre à son père qui passait ses journées sur cette terre, la dignité, la volonté, la résilience. C'est comme cela que disent les politiques. Soyons résilients. « Résilient mon cul, ils ont tout bousillé et puis maintenant il faut être résilient ». La terre est envahie de béton, et je dois me résigner à être résiliente. La colère et l'impuissance sont trop grands pour que votre résilience ne m'atteigne. Je joue ma résilience, à moi, déjà.

Depuis mars, les cuves étaient vides, les nappes étaient vides, aucune pluie depuis quatre mois, sans compter l'hiver qui n'avait pas suffi à gorger les sols. Rien, plus rien n'était à espérer de cette terre aride. Et malgré toute la volonté du monde, elle n'avait pas les moyens physiques et financiers de faire revivre ce jardin, cette oasis qu'elle avait connu. Il fallait se rendre à l'évidence, le sol devenait stérile, poussière, les animaux avaient disparu, les fleurs se faisaient rares. Seules les lavandes, et les asphodèles se réveillaient en hiver. Pour le reste, la place de l'homme se limitait aux maisons climatisées, desquelles il n'était plus question de sortir dès le mois de juin. L'île n'était qu'une prison suffocante.

Les locaux souffraient silencieusement, en proie à la peur de voir un incendie se déclarer. Les touristes venaient désormais l'hiver, et la population diminuait chaque année d'avantage. Les épisodes caniculaires des années précédentes avaient eu raison de leur instinct de propriété et de leur fierté. L'île était désormais une vaste plantation de panneaux solaires subventionnés par la communauté internationale. Là ou encore vingt ans plus tôt, Juliette voyait les brebis paître dans les vignes, fleurissaient des installations électriques sophistiquées, gardées par des hommes en uniformes. Là où Juliette ramassait les champignons, cueillait le mimosa et les asperges sauvages, des entrepôts avaient éclos renfermant le matériel militaire du pays. Le gouvernement, face à la situation inédite du

sud de l'île, n'avait pas cherché à reloger la population, mais racheté année après année, la vaste majorité des terres alentours, proposant ainsi de mettre à profit leur inhospitalité en opportunité, fleuron de l'armement. Des bataillons de tous les horizons venaient depuis lors se former aux dernières techniques de combat.

Son père n'avait jamais voulu en entendre parler. Plusieurs fois, des hommes étaient venus à la maison, le priant d'étudier la question. Il les accueillait, les écoutait, puis les raccompagnait jusqu'au perron, en souriant. Mais jamais il n'avait accepté de vendre ses terres.

Juliette délaissa le jardin pour regagner la maison, par le chemin caillouteux qui menait jadis aux cascades, ramassant au passage quelques figues de barbarie. Les tomates rachitiques et les poivrons brûlés, valdinguaient dans le seau. Il est loin le temps de l'abondance. Pourquoi s'évertuer à vivre là où la terre nous fous dehors ?

Une migrante sur la terre, un désespoir sur le dos, une impuissance blessante, qui ne trouvait de repos que dans l'acharnement. A ne pas cesser, comme les autres avant moi, je résiste. Résister à quoi, pour quoi, par quels moyens, avec quels résultats, peu importe, tant que l'on continue. Nous évoluerons, ou nous périrons. Et nous périssons chaque jour d'avantage. Et je persisterais, chaque jour, parce que je suis vivante, même si je ne sais pas pourquoi. Aujourd'hui, je rends les armes, et je vous laisse le soin d'expliquer aux prochains, que notre terre n'est plus qu'une souillée, dérèglée, qui ne nous appartient plus. Prend, toi, petit, et fait ce qui te semble bon. La virtualité du profit, et l'individualité sont tes armes pour te battre sur cette planète qui se désagrège et qui ne nous nourrit plus. Prend toi, petit, ce qu'il te faut pour survivre et ce que t'ont laissé les anciens. De la poussière grise, d'étoiles et de plastique, des ravages de tes aïeux que tu chéris. Elle crachait sur le sol en guise de vengeance, fiévreuse, balaya du regard ce maquis sec et prêt à s'embraser. Elle hésitait un instant. Non. Je ne peux pas. Et rangea le briquet. La moindre étincelle aurait dévasté toute la région. Et alors, au fond, pourquoi pas ? nous ne sommes plus rien, autant en finir. Elle alluma une cigarette, et resta plantée au beau milieu du sentier la main tremblante. Je pourrais dire adieu à cette foutue île pour de bon. Mettre un terme à cet enfer que nous subissons. Juliette se sentit incapable de faire souffrir cette terre qui lui avait tant donné. Imaginant son père réprobateur baisser les yeux de honte sur sa fille irrattrapable. Il l'a toujours pensé, de toute façon. Elle piétina rageusement la

cendre et jeta le mégot dans le seau de légumes. Décidément, je suis vraiment une incapable.

Sa mère l'attendait pour le déjeuner. Le chien à ses pieds, ne la quittait plus depuis le départ du maître. Il ne les accompagnait plus non plus au jardin. Les mares étaient à sec, alors qu'il passait ses journées dans l'eau à tirer sur les roseaux ; Juliette s'assit devant sa mère, et d'un air apaisé, lui rendit son sourire. « je suis prête ». Sa mère lui prit la main calmement, et la serra comme pour la remercier. Juliette savait que sa mère souhaitait partir depuis longtemps, étouffée par le quotidien et les souvenirs. Gorgée d'une envie si lointaine de liberté qu'elle ne pouvait plus l'exprimer. Tant de fois, elles avaient rêvé. Tant de fois, qu'un jour elles seraient réunies, là-bas. Paisiblement, sans une parole, sa mère se leva, et sortit sur la terrasse, comme pour s'assurer qu'il était l'heure. De dire au revoir, de s'imprégner d'un souvenir et de le laisser aller, au fond, bien au fond de son cœur, à jamais. Elles mangèrent en silence, écoutant le vent souffler à travers la maison, puis se couchèrent dans la pénombre l'une à côté de l'autre, pour que défilent les heures chaudes de l'après-midi.

Elles passèrent la fin de journée à longer le rivage, sur la plage de saint Jean, pour profiter de la douceur de l'air, encore une fois.

Elles avaient pris la décision rapidement, comme une évidence. Il est parti, foutons le camp. Sans même nous retourner. Rien ne nous lie à ces montagnes mortes que le père tout aussi mort. Pas d'attache. Plus d'attache. Le lendemain, l'homme en uniforme vint dans l'heure.

Le 20 juillet elles embarquèrent pour Papeete.

Le 20 juillet elles retrouvèrent Cécile.

Juillet 2050 ou la libération du joug, Juillet 2050 ou le début d'une autre histoire. Juillet 2050...